Philip T. Hoffman. *Church and Community in the Diocese of Lyon, 1500-1789*. New Haven: Yale University Press, 1984. Pp. 239.

L'analyse de la tradition chrétienne, celle de la Réforme et de la Contre-Réforme - qu'une fois pour toute on devrait rebaptiser la Réforme catholique - attire de plus en plus l'attention des chercheurs intéressés à l'Ancien Régime. Le choix du diocèse de Lyon répond au besoin de fixer nettement le portrait d'une importante communauté ecclésiale.

L'étude bien documentée du Prof. Hoffman aborde particulièrement le problème de la Réforme sur le plan social: rôle du clergé et d'une élite laïque urbaine, sollicités, après le concile de Trente, par le dynamisme d'agents multiples, convaincus de la nécessité d'une forte discipline pour maintenir un haut niveau de piété et de participation.

Principales sources de l'enquête: les testaments, les archives municipales et communales, les dossiers des cours de justice, les archives diocésaines ou paroissiales. Documentation qui révèle le rôle prépondérant du clergé paroissial, intermédiaire culturel puissant, médiateur toujours au poste sur le plan de l'institutionnalisation de la Réforme, tant dans les villes que dans les villages. Ce que l'enquête met ici en lumière est le rôle déterminant des laïcs, tant sur le plan de la résistance à certaines formes d'expression de la culture populaire que sur celui des efforts amorcés pour imposer la nouvelle discipline tridentine.

Au cours du XVI^e siècle s'est consolidée la collaboration entre le clergé paroissial et l'élite urbaine de Lyon, ville de grand commerce, dominée par ses classes marchandes. Peu à peu se sont multipliées les associations de toutes sortes: guildes, fraternités, et groupes divers, dont le rôle a été très significatif dans la vie sociale et religieuse de la cité. Au niveau des petits marchands et des artisans toutefois, ce clergé, même au temps de son dynamisme le plus grand (au XVII^e siècle), demeurait exclus du territoire de la culture populaire. Bien que Lyon fut un des grands centres du protestantisme français, le zèle du clergé local gardait sa vigueur, et les ordres réguliers-missionnaires capucins, jésuites, etc. - venaient répondre, à l'occasion, à la sollicitation des laïcs.

Dans les paroisses situées en dehors de la ville de Lyon, le milieu paysan avait de plus étroites relations avec le clergé paroissial. Clergé souvent issu de la localité, sans éducation ou formation théologique, mais en contact plus étroit avec le village. Dispensateur des sacrements, dans un monde plus facilement captivé par le geste et le rituel, le pouvoir étonnant d'une seule voix pouvait facilement s'enfler au gré du charisme individuel, dans un vaste espace d'ignorance, que sacralisait subtilement le tintement redoutable et bienfaisant des cloches. Aux jours de fête, très nombreuses, il est vrai, sons et couleurs répandaient au sentiment communautaire exprimé dans la fête, surtout au temps des processions.

A partir de 1560, la Réforme catholique prend son essor et bientôt manifestera son étonnante vigueur, en particulier en ce qui concerne la discipline instaurée par les décrets du concile de Trente. Hommes et femmes de grande sainteté de vie - saint Vincent de Paul et les Filles de la Charité par exemple - donnèrent l'exemple par le travail et la prière. L'intention des réformateurs était de

remodeler la culture populaire. Fondations, sermons, catéchismes, visites pastorales, nouvelles associations et nouveaux séminaires, encouragés par les élites laïques, donnèrent l'élan.

Une association particulièrement vigoureuse, le Compagnie du Saint-Sacrement, patronnée par les plus hautes classes de la société, mit tout en oeuvre pour renforcer la discipline, influencer les législateurs, entraver l'expression de la culture populaire, appuyant le clergé dans son opposition aux festivals, danses, charivaris, occasions de débauches.

En fait, l'Eglise du diocèse, comme ailleurs, en Italie en particulier, cherchait, par la multiplicité des règlements, à maintenir une étroite séparation entre le sacré et le profane. D'où ces prescriptions concernant la surveillance du clergé, la musique d'église et la moralité sexuelle. On retrouve ici ce puritanisme impitoyable dont on a hérité en Nouvelle-France. Notons toutefois que l'auteur n'aborde pas le domaine de la casuistique héritée des moralistes espagnols. Il suffit de retenir que même les autorités civiles exerçaient - à côté du clergé - un sévère contrôle social: surveillance accrue des moeurs, répression de la prostitution, du concubinage, des bains publics, de la nudité et même des festivals populaires, considérés comme sources de désordres, sinon de sédition. Promoteur de l'ordre public, la monarchie se trouvait pleinement d'accord avec ce que proposait la spiritualité tridentine.

Au cours du XVIII^e siècle, grâce en particulier à l'influence des curés, se multiplièrent les associations pieuses, comme celles du Rosaire, du Saint-Sacrement, des Pénitents, du Scapulaire, de la Doctrine Chrétienne. La nouvelle spiritualité catholique inspira d'importantes fondations, telles que les écoles primaires, promises à un grand avenir. Ajoutons que, dans les associations nouvelles - charités, confraternités, etc. - les femmes prenaient une part de plus en plus active, surtout dans les campagnes.

Quelques questions à approfondir: v.g. quel est le rôle de l'Eglise officielle du temps - la cour de Rome, le clergé de France (assemblées du clergé, mandements des évêques), les grands séminaires (St-Sulpice à Paris, Charles Borromée à Milan, etc.) - dans la définition de la spiritualité française et dans l'aménagement de la praxis pastorale au niveau d'un grand diocèse, sans doute modèle de plusieurs autres?

ROBERT TOUPIN, *Université Laurentienne*

R.S. White. *Let Wonder Seem Familiar: Endings in Shakespeare's Romance Vision*. New Jersey and London: Humanities Press Inc., 1985. 203 p. \$17.95.

Let Wonder Seem Familiar makes a useful contribution to Shakespearean criticism. In it, Dr. R.S. White of the University of Newcastle-upon-Tyne examines the interrelated, evolutionary growth of romantic comedy and dramatized romance in the Shakespearean canon from *The Comedy of Errors* to *The Tempest*. Analyzing the dramatist's brilliant adaptations of these modes, even in tragedy, White traces the parallel influences of medieval and Greek romance,